



CLASSIQUES
GARNIER

« En marge des livres », *Bulletin de la Société Paul Claudel*, n° 16, 1964 – 2, p. 14-17

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-15719-9.p.0022](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-15719-9.p.0022)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1964. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

En marge des livres

Eugène ROBERTO, « *L'Endormie de Paul Claudel ou la Naissance du Génie* », Cahier Canadien Claudel (Editions de l'Université d'Ottawa, Canada, 1963, 190 pages).

Le premier Cahier Canadien Claudel est une réussite à tous égards. Il s'impose tout d'abord à l'attention par sa très belle présentation, qui fait honneur aux Editions de l'Université d'Ottawa. Mais la matière en valait la peine. Il est entièrement consacré en effet au premier drame de Paul Claudel, *L'Endormie*, analysé par Eugène Roberto, à qui nous devons déjà l'excellent ouvrage qu'était « *Visions de Claudel* ». M. Roberto est aujourd'hui professeur à la Faculté des Lettres d'Ottawa. C'est grâce à ses efforts que la Société Paul Claudel au Canada a été constituée et nous sommes heureux de lui en exprimer ici nos remerciements.

Le Cahier se divise en quatre parties où l'auteur s'attache successivement à l'étude du manuscrit, aux sources qui l'inspirèrent et au poète tel qu'il se dégage de cette première œuvre avant de nous livrer le texte même du drame satirique sous sa forme finale et en quelque sorte canonique.

On peut maintenant, grâce à M. Roberto, fixer la date de *L'Endormie* aux années 1886-87 et non pas aux années 1883-84 comme le prétendait Claudel dans ses conversations avec Amrouche en se fiant à sa seule mémoire.

Les pages consacrées aux Sources sont très substantielles et on peut dire qu'au-delà de *L'Endormie* elles intéressent toute l'œuvre de jeunesse du poète. Elles nous familiarisent en effet avec les lectures de Claudel et avec l'ambiance parisienne qui était alors la sienne. Ce Paris des années 1880 où « le temps était aux bonnes affaires » et où l'on menait « une vie douce, béate, presque sans signification ». On sait ce que Claudel en pensait et il en souffrit jusqu'à la nausée. Quant à ses lectures elles furent très nombreuses et toujours de la meilleure qualité. On en retrouve des traces à toutes les pages et presque à toutes les lignes de *L'Endormie*. Il n'y a pas de doute que Verlaine, Rimbaud, Mallarmé inspirèrent le jeune Claudel dans ce petit drame où il ne voulut jamais voir, quant à lui, qu'un mauvais exercice. Le thème du faune, « figure de la jouissance », était alors très exploitée. *L'Endormie* capture également des reflets de Verhaeren, de Shopenhauer et de Léon Bloy. Mais elle fait penser aussi par d'autres aspects au Hugo des « *Travailleurs de la Mer* » et de « *La Forêt mouillée* », à Baudelaire, mais surtout au Shakespeare du « *Songe d'une nuit d'Été* », à Théocrite, voire même à Homère, chez qui nous sommes redevables, grâce à M. Roberto, de citations très intéressantes. N'oublions pas non plus l'influence très vivace de Villeneuve, le pays natal.

Enfin dans le style de ce premier essai à base « d'accentuations iam-biques » faites « d'accords et de contrastes », Eugène Roberto voit comme la matrice de ce qui fera la grandeur du verbe claudélien, cependant qu'en fixant en un seul personnage, qui est celui du poète lui-même, de « multiples tensions intérieures » en vue de manifester « une explosion de l'être », il y a déjà dans *L'Endormie*, à l'état de puissance, toute la dramaturgie claudélienne.

Mais c'est dans le chapitre intitulé « Claudel » que réside, à mon avis, ce qui fait l'intérêt majeur de cette étude et qui se prêterait le mieux à une féconde discussion. Dans *L'Endormie* Eugène Roberto discerne la naissance du génie chez Claudel. Il s'agit pour Claudel en effet dans cette affabulation de dégager la réalité de l'illusion. Claudel et ce que Eugène Roberto appelle l'Anticlaudel y sont aux prises dans un corps à corps qui fait un peu penser à celui de Cébès et de Tête d'Or. Il n'y a rien à attendre « de la jouissance purement païenne de la nature éternellement endormie ». Il ne peut en résulter qu'une « frustration du bonheur de la possession ». La réalité rugueuse de Strombo est bonne à tâter sous l'épiderme trompeuse de Galaxaure. Seule compte pour Claudel cette réalité « qui fait que les choses ne deviennent ce qu'elles sont que pour devenir autres choses ». *L'Endormie*, c'est déjà Prâkriti. A travers la femme, se situant ici « dans un plan cosmogénique », c'est la nature qui s'ouvre à l'être. Le poète, nous dit Eugène Roberto, est une condensation vivante de la matière et de l'être qui se crée. Dans le sommeil de *L'Endormie* il faut voir une « situation et un lieu de confins ». Ainsi il y a dans ce petit drame aux apparences si frivoles quelque chose qui échappe non seulement aux influences dont il est issu, mais aux explications qu'on pourrait en donner. Au fond de *L'Endormie* il y a un mystère qui reste intact. Et c'est là une conclusion qui aurait enchanté mon père. Au « courant des idées principales », en effet, il a toujours préféré « les remous » et il aime nous faire assister à « l'agitation d'où elles naissent ».

J'ai plaisir à recommander chaudement la lecture de ce Cahier.

Pierre CLAUDEL.

Les lecteurs que ce livre intéresserait peuvent se le procurer en écrivant directement à M. Eugène Roberto, Faculté des Lettres, Université d'Ottawa. La Société Paul Claudel a pris les contacts nécessaires pour assurer éventuellement sa diffusion en France.

Marius-François GUYARD, *Recherches Claudéliennes, Autour des Cinq Grandes Odes*, Paris, Librairie Klincksieck, 1963, 112 p.

M. Marius-François Guyard rassemble et reprend dans ce volume des études publiées ces années dernières dans différentes revues ; complétées, élargies, groupées ainsi, elles prennent leur véritable sens. « Claudel et l'Etymologie », c'est un peu une introduction à ces travaux sur les *Odes* et peut-être à d'autres « recherches claudéliennes » ; les autres chapitres sont plus strictement consacrés aux *Odes*. « De la vie au poème » : M. Guyard tente ici détablir une chronologie précise de ces poèmes pour faire mieux apparaître le lien profond entre les événements et les thèmes. « La Bible et la Liturgie » s'appuie sur une comparaison précise de textes, « De l'Eros inconnu aux *Cinq grandes Odes* » étudie l'influence de Coventry Patmore sur Claudel. Ainsi par l'histoire et la chronologie, par la minutieuse et combien fructueuse recherche des sources bibliques et poétiques, M. Guyard éclaire-t-il les *Odes*. C'est, dit-il dans son introduction, en reprenant un mot de Péguy, la « méthode de la grande ceinture » ; mais comme il a raison de

défendre cette méthode historique, cette attitude d'approche ! Tout dépend ici de la finesse de l'auteur ; c'est une qualité dont M. Guyard fait toujours preuve ; à aucun moment il ne se laisse aller au plaisir de l'érudition, mais jamais il ne hasarde rien. Ce livre apporte des éléments indispensables sans lesquels toute lecture des *Odes*, toute interprétation seraient insuffisantes et peut-être faussées.

Jacques PETIT.



« *La Table Ronde* », mars 1964, n° 194, 23, rue du Renard : *Actualité de Claudel*. Sommaire :

PAUL CLAUDEL - *La Cité prophétique*.
PIERRE CLAUDEL - *Paul Claudel prophète des temps modernes*.
GERALD ANTOINE - *Paul Claudel et la langue française*.
CHARLES GALPERINE - *Notes sur la chose. l'image et le tableau*.
PIERRE MOREAU - *Paul Claudel et la jeunesse*.
JACQUES PETIT - *Claudel anarchiste*.
STANISLAS FUMET - *L'Œcuménisme claudélien*.
PIERRE EMMANUEL - *Paul Claudel et le mythe grec*.
BERNADETTE BUCHER - *L'arrière-plan amérindien de l'Echange*.
ODILE VETO - *Le symbolisme des éléments primordiaux*.
JACQUES MADAULE - *Le réalisme de Claudel*.
GEORGES CATTALUCCI - *Claudel et l'Age baroque*.
PAUL CHAUCHARD - *Claudel, Teilhard ou la convergence des contraires*.
LOUIS CHAIGNE - *Claudel et Massignon*.

On ne saurait trop féliciter Stanislas Fumet et le Comité de Rédaction de *la Table Ronde* d'avoir composé ce numéro spécial consacré à *l'Actualité de Claudel*. Douze hommages d'une qualité rare accompagnent un des textes les plus importants du poète, « *La Cité Prophétique* », texte retrouvé parmi ses inédits et dont la signification profonde est fort heureusement mise en lumière par Pierre Claudel, dans son article sur « *Paul Claudel, prophète des temps modernes* ». La pensée de l'auteur du Cycle des Couffontaines est, en effet, tout entière tournée vers l'avenir. N'a-t-il pas écrit que nous sommes « comme des enfants dans le souffle de la chose qui sera plus tard ? » Avec Christophe Colomb, Claudel a toujours éprouvé le besoin de « passer outre », de suivre la marche du soleil, de répondre à un appel, d'obéir à une vocation. Il ne s'inscrit donc pas seulement dans cette lignée des poètes qu'il appelait *impériaux*, mais plus encore dans la lignée des prophètes de l'Ancien Testament. Claudel ne séparait d'ailleurs pas ces deux familles, lui qui voyait dans le génie religieux d'Eschyle une sorte de vision prophétique et qui saluait en Virgile « le prophète de Rome ». Il remarquait d'ailleurs que « les grands poèmes... sont comme des harpes qui vibrent toutes seules dans le vent de l'histoire », et il ajoutait qu'un « secret accord les sous-tend ». C'est précisément là ce qui donne un si puissant intérêt aux pages magistrales que Pierre Emmanuel intitule « *Claudel et le Mythe Grec* », et qui nous montrent combien la traduction d'Eschyle par Claudel n'eut rien de fortuit, mais fit partie de son destin, Oreste étant l'une des figures où s'ébauche la transmutation du *fatum* en destin, et Claudel ayant fait, par le truchement d'Oreste, « l'expérience de la fatalité antique et de la purification qui en vient à bout ». On peut dire que Claudel a fait sienne cette pensée de Paul de Saint-Victor : « En lui le génie grec et le génie hébraïque, si lointains et si dissemblables, se touchent du front et des ailes, comme les Chérubins de l'Arche biblique, et s'inclinent devant le même Dieu. » Claudel n'hésite donc pas à voir dans *l'Orestie* une pierre d'attente de la révélation chrétienne.

On voit à quel point le catholicisme de Claudel, loin d'être « un appauvrissement et une mutilation, comme le sont les hérésies », est « un prodigieux enrichissement ou plutôt une plénitude ». Stanislas Fumet a beau jeu de souligner l'œcuménisme de Claudel, annonçant ce dialogue que « le Concile Vatican II » reprend sur une autre échelle » et faisant prophétiser le passé. Car Claudel, tout autant que Teilhard de Chardin, mais d'une façon toute différente, a constamment cherché, comme l'indique Paul Chauchard, « la convergence des contraires, en développant le sens caché de ce monde baroque et apparemment incohérent » dont nous devons faire le salut en même temps que nous travaillons à notre propre salvation. C'est pourquoi je me suis efforcé de rappeler combien le poète du *Soulier de Satin*, en son « entreprise de faire coïncider ce monde et l'autre », s'était souvenu de l'effort des artistes baroques du XVIII^e siècle, pour lesquels tout était *sacré* dans l'univers qu'habite la gloire de Dieu et qui ont tenté d'ouvrir la porte du Paradis perdu.

Dans cette prodigieuse somme poétique qu'est l'œuvre de Claudel, rien ne manque, et l'on pourra lire avec profit les études où Odile Vetö dénombre ces « éléments primordiaux » dont Claudel évoque le symbolisme, tandis que Bernadette Bucher dessine « l'arrière-plan amériquin de *l'Echange* », que Charles Galpérine poursuit avec Claudel l'investigation de cet accord qui existe entre les choses et que notre poète chrétien (élargissant la leçon de Mallarmé au plan théologique) parvient à déchiffrer, après avoir soustrait les signes à la contingence. C'est de la même façon que M. Gérard Antoine aborde le maître problème de cet « ingénieur en phrases et en syllabes », dont le langage est « une parole et un chant avant d'être un texte et un agencement grammatical ». Claudel rejoint par là les recherches de ces mystiques de l'Islam que furent les poètes soufis ; et Louis Chaigne n'a pas tort de croire que la longue amitié de Massignon eut une double influence sur Claudel, qui peut avoir trouvé dans Hallaj l'exemple de sa double vocation, à l'époque où le jeune anarchiste que dépeint Jacques Petit éprouvait encore, en son âme déchirée, la « puissance ambivalente et suspecte » qui habite tout poète. Qu'il y a loin de ce jeune poète, auteur de *Tête d'Or* au vieux patriarche de Brangues qui ne cessait de retoucher le texte de ses premiers drames. C'est le sentiment de cet immense chemin parcouru entre 1890 et 1945 qui donne un accent entre tous émouvant aux confidences que Claudel fit à Barrault et que Jacques Madaule recueille dans une étude sur « le réalisme de Claudel », nous montrant ce que fut, dans ses dernières années, le suprême effort du poète, non pas lointain mais détaché. C'est parce qu'il vient de si loin que Claudel peut aujourd'hui, sans avoir subi de « purgatoire » littéraire, toucher la jeunesse anxieuse, comme il avait naguère bouleversé Rivière, Alain-Fournier, Péguy, Mauriac et Ramuz, selon la remarque de Pierre Moreau. Et l'on se réjouit de voir qu'un écrivain dont nous commémorerons dans quatre ans le centenaire demeure le plus actuel des auteurs dramatiques, des poètes et des essayistes, en un temps où Berthold Brecht et Ionesco se sont réclamés de lui et où Beckett et Boulez, ainsi qu'Aragon, ne lui marchandent pas leur admiration.

G. CATAÛI.